



Le 14 mai dernier, le navire logistique des Terres australes et antarctiques françaises (TAAF), le Marion-Dufresne, rentrait d'une rotation exceptionnelle

dans quatre des cinq îles qui forment le district des Éparses. À son bord, les techniciens en charge de l'évacuation des déchets accumulés lors des rares épisodes de peuplement de ces îles aujourd'hui classées réserves naturelles. Pour la première fois dans les Éparses, cette mission a également pris une tournure d'expédition scientifique, avec pas moins de 17 programmes et une quarantaine de chercheurs représentés à bord. Trente écotouristes ont enfin eu le privilège de participer à ce voyage unique. Cette semaine, dernière étape à Tromelin.



TROMELIN

- îlot corallien plat en forme d'amande situé à 470 km à l'est de Madagascar (cap Masaola) et à 560 km au nord-ouest de la Réunion et de Maurice.

- Zone économique exclusive : 280 000 km²

- 1,6 km de long sur 700 m de large, pour une surface d'environ 1 km²
- Point culminant à 7 m, l'île étant entourée par un fond abrupt de 4 000 m de profondeur.



(Photo S.G.)

Un peu d'histoire...

- Découverte le 11 août 1722 par le vaisseau de la Compagnie des Indes "La Diane", en route pour la Réunion. Surnommée "l'île de Sable" ou "Le Danger" sur les cartes.

- 31 juillet 1761, naufrage de l'Utile, une flûte de la Compagnie des Indes Orientales. Nommée Tromelin en hommage au chevalier qui viendra récupérer les survivants en 1776 (lire par ailleurs).

- Administrée par l'île de France (Maurice) en 1810, puis par l'île Bourbon (la Réunion) en 1814. Rattachée à la France en 1960.

- 1953, expédition de reconnaissance à bord du navire baliseur "Marius Moutet" menée par la Marine nationale, sous la responsabilité de Serge Frolow, qui donnera son nom à la station météo implantée un an plus tard. Construction dans le même temps d'une première piste d'atterrissage de 1 050 m de long.



La base météo de Tromelin, un bâtiment en dur et ses annexes, régulièrement tabassés par les cyclones. (photos S. G.)

Tromelin, sur la route des cyclones

Petit caillou désolé d'à peine 1 km² perdu dans l'océan, Tromelin abrite la dernière base habitée de Météo France dans l'océan Indien. Rencontre avec ces exilés de la climatologie, sur la route préférentielle des cyclones.



Moment le plus important de la journée : le lâcher de ballon-sonde. Le Saint-Philippo Jean-Michel travaille depuis plus 1975 sur la base météo de Tromelin, où il passe environ sept mois par an.

Ce qui frappe à l'arrivée sur Tromelin, c'est cette sensation d'être à l'étroit. Tout juste si la piste d'atterrissage destinée à accueillir le Transall de ravitaillement ne finit pas dans l'océan. Tromelin, c'est un îlot corallien de 1,6 km de long sur 700 m de large, assiégé de toute part par les vagues qui rendent son accès par la mer si difficile, pour ne pas dire impossible.

Un îlot où la végétation se limite à quelques pieds de veloutiers à ras du sol et la demi-douzaine de cocotiers plantés par l'homme. L'homme, cet infatigable explorateur, réussit en effet à survivre sur cette terre pourtant si inhospitalière au premier abord. Les naufragés de l'Utile, bien malgré eux, l'ont prouvé au XVIII^e s. (lire par ailleurs).

Tromelin abrite aujourd'hui un autre genre de naufragés, volontaires ceux-là, venus se frotter à la solitude, aux embruns et aux vents déchaînés. Depuis 1954 en effet, conformément aux résolutions de l'Organisation météorologique internationale, une station météo permanente a été

implantée sur l'île, comme sur les autres Éparses d'ailleurs. À cette particularité près qu'à ce jour, Tromelin reste la dernière habitée par des techniciens météo en chair et en os.

Christophe, la quarantaine, est l'un de ceux-là. C'est son huitième séjour sur Tromelin.

"On vient pour une période d'un mois environ, le retour se fait selon les aléas", explique ce technicien en poste à la station de Gillot le reste de l'année. Dans les locaux quelque peu vétustes de la station Serge Frolow, il vit avec son chef de station ainsi qu'un cuisinier et un mécanicien employés par Météo France. La journée commence à 4 h du matin par une première observation météo. Toutes les trois heures, les météorologistes notent les évolutions climatiques et les répertorient. Mais l'essentiel de leur mission, ce pourquoi leur présence physique sur Tromelin est indispensable : "ce sont les radiosondages. Chaque jour vers 15 heures, on envoie dans le ciel un ballon équipé d'une sonde, qui va effectuer une coupe verticale

En mémoire des esclaves oubliés

Tromelin, c'est aussi le théâtre de ce naufrage mémorable survenu au XVIII^e s. et qui intéresse aujourd'hui au plus haut point historiens et écrivains. Le 31 juillet 1761, le navire de la compagnie des Indes l'Utile s'échoue sur l'île avec à son bord 120 membres d'équipage et une soixantaine d'esclaves enlevés à Madagascar (ils étaient plus nombreux, mais une grande meurent à fond de calle, noyés). Construisant une embarcation de fortune, les Français quittent l'île en abandonnant à leur sort les esclaves, promettant de revenir les chercher. Promesse qui restera vaine pendant quinze ans. La faillite de la Compagnie, la Guerre de Sept ans et sans doute aussi le peu d'importance accordé à ces vies humaines laisseront passer douze ans avant que deux tentatives de sauvetage ne capotent en 1773 et 1774. Plusieurs tentatives de fuite des survivants se solderont par des échecs et il faudra attendre 1776 et le chevalier de Tromelin pour que soient secourus les sept femmes ainsi que le bébé qui ont survécu au naufrage et aux quinze années de privation.

Expo, livre, BD...

Vêtus de "tuniques en plumes tressées", les rescapés ont réussi à trouver les moyens de leur survie sur cet îlot ô combien désolé, creusant un puis ou récoltant l'eau de pluie, se nourrissant d'oiseaux, de tortues et de poissons, construisant leurs abris à l'aide de corail et des ustensiles

recupérés à bord de l'épave. Ce sont les traces de cette implantation humaine forcée que les archéologues du Gran (groupe de recherche en archéologie navale), avec le concours de l'Inrap (institut national de recherches archéologiques préventives) sont venus mettre au jour en 2008, deux ans après une première expédition consacrée au naufrage. Ces fouilles ont permis de découvrir, outre les ossements de deux naufragés, les trois bâtiments construits en pierre de corail par les naufragés pour se protéger des cyclones, ainsi que de nombreux éléments de mobiliers : bols, gamelles et cuiller en cuivre, marmites en plomb, pierre à affûter provenant de l'Utile, et même des bracelets en cuivre. Des objets qui feront l'objet d'une exposition prochaine dans les locaux des Taaf, avant une présentation exceptionnelle au Palais du Luxembourg en octobre prochain. Cet épisode aussi passionnant que tragique n'a pas manqué d'inspirer des auteurs comme la romancière Irène Frain, dont le livre *Les Naufragés de l'île Tromelin* (Michel Lafon 2009) cartonne dans les librairies, ou encore le dessinateur BD Sylvain Savoia (*Nomad, Marzi...*), qui travaille à son tour sur une adaptation illustrée de cette histoire après être venu assister à la dernière mission archéologique. Une troisième expédition serait d'ailleurs à l'étude, tant le sujet s'avère riche et instructif...



Le naufrage de l'Utile en 1761, dont témoignent encore cette ancre et ces canons, a fini d'asseoir la réputation d'îlot inaccessible et hostile de Tromelin. Sept femmes et un bébé, esclaves oubliés, parviendront pourtant à y survivre. (photo S. G.)

S. G.

de l'atmosphère. "Une opération qui ne peut être réalisée que manuellement. La sonde, qui monte jusqu'à une dizaine de kilomètres dans les airs, recueille des données de température, humidité, pression atmosphérique et force des vents, retransmises par signal radio jusqu'à l'ordinateur de contrôle installé dans la base.

"C'est le seul ballon-sonde envoyé quotidiennement dans cette partie de l'océan Indien", explique Christophe. D'où l'exigence de l'organisation météorologique internationale de pouvoir compter sur de telles données.

La fin des temps héroïques ?

D'autant que Tromelin a une autre spécificité : statistiquement, la trajectoire des cyclones passe plus souvent sur cette île que partout ailleurs dans les terres de l'océan Indien occidental. Ce qui lui vaut d'ailleurs le surnom d'"île aux cyclones" ou de "carrefour cyclonique", avec pas moins de dix cyclones passés dessus en 28 ans.

Les cyclones, Jean-Michel a donné. Depuis 1975, il est mécanicien employé par Météo France sur Tromelin, où il passe près de 7 mois par an à s'occuper du tracteur, des groupes électrogènes, bref, de tout ce qui se répare sur la station. 56 ans, originaire de Saint-Philippe, ce père de trois enfants a tout vu ou presque en trente ans de Tromelin. "Dans le temps, il n'y avait pas trop de travail à la Réunion. Comme Météo France payait bien pour venir ici, je suis parti pour une première mission de quatre mois. On est finalement restés six mois cette année-là."

Jean-Michel connaîtra les relèves par bateau, puis brièvement par la compagnie locale Air

Réunion, avant de revenir par le Transall de l'armée.

La solitude lui convient, lui qui trouve maintenant la Réunion "trop bruyante". Avant, venir à Tromelin relevait du sacerdoce. Aujourd'hui "ce n'est plus les temps héroïques d'il y a vingt ans", reprend Christophe le météorologue. "Il y en a qui n'aimeraient pas se retrouver là, mais c'est pas la mine non plus : on a la radio, le téléphone satellite et même Canalsat. Le seul souci c'est les coupures d'électricité, et encore..." La station, qui a tenté l'expérience des éoliennes pour se fournir en électricité, a dû se remettre aux groupes électrogènes. Les vents forts ont littéralement déraciné les éoliennes installées l'année dernière.

Reste que vivre un cyclone sur cette île désolée demeure une épreuve en soi, même caché derrière des murs bien durs. "Je me souviendrai toujours du cyclone Erinesta en 1986 qui avait tout dévasté. Le toit de la cuisine avait été arraché, les rouleaux de mer étaient énormes. Un météorologue se trouvait là pour la première fois, il a tellement eu peur qu'il n'est jamais revenu !", raconte Jean-Michel.

Et quand ce n'est pas la chaleur moite de la saison cyclonique, c'est le terrible hiver austral avec ses alizées soufflant sans obstacle et sans relâche qui peut rendre fou... Malgré tout, les météo en mission sur Tromelin goûtent une expérience unique à chaque fois, entre les tortues vertes, fous masqués... et des milliers de bernard l'ermite à l'affût de la moindre denrée comestible. La sensation d'être sur une île perdue, au milieu de nulle part...

De notre envoyé spécial
Sébastien Gignoux



Les techniciens de Météo France disposent des dernières technologies en matière d'observation. Paradoxalement, leur présence est indispensable pour les lâcher de ballons, qui ne peuvent s'effectuer qu'à la main.

Véritables nettoyeurs de l'île, mais aussi redoutables prédateurs pour les œufs de tortues et d'oiseaux, les bernard-l'ermite pullulent sur Tromelin comme ici au pied du cactus.



Sur cet îlot désolé, seul les fous masqués et les fous à pieds rouges ont établi leurs colonies aux côtés des météo.



Écotourisme : une niche à prendre ?

C'est peut-être la première et la dernière fois que des touristes, ou plutôt des "écotouristes", ont pu mettre le pied sur les Éparses. Car entre préservation des sites et mise en valeur auprès du public, le développement de cette activité est loin d'être une évidence.

D'un côté, des sites sauvages dont la beauté doit être préservée. De l'autre, la nécessité de faire connaître et rayonner l'image des Éparses dans le monde. C'est en quelque sorte le dilemme qui peut s'offrir aux terres australes et antarctiques françaises après une première expérience réussie d'écotourisme dans ce 5e district encore méconnu. Mettant à profit la tournée exceptionnelle du Marion-Dufresne dans les Éparses en avril-mai dernier, la préfecture des Taaf a ajouté aux volets logistiques et scientifiques de la mission un volet écotouristiques, offrant une trentaine de places à des voyageurs amoureux de la nature et avides de nouvelles expériences.

Il faut dire que depuis 1994, les Taaf ont pris l'habitude d'embarquer pour les opérations de relève dans les îles subantarctiques de petits groupes de touristes passionnés de sciences et d'espaces vierges. "Depuis lors, les Taaf se sont professionnalisés dans ce domaine. Mais la donne est claire : il ne s'agit pas de croisières : les gens qui embarquent savent qu'ils voyagent dans le cadre d'une mission logistique, et tout le programme est soumis à ces impératifs", rappelle Amandine George, chef du service tourisme des Taaf. Les "écotouristes", comme on les appelle, sont là pour profiter de l'ambiance à bord du navire, d'une proximité privilégiée avec les scientifiques ou les personnels hivernants, et découvrir des terres au patrimoine naturel exceptionnel. "C'est pour nous un vecteur d'image, le moyen de faire connaître les Taaf dans le monde, qui répond à une demande de personnes souhaitant voyager autrement, dans une logique de développement durable", précise Amandine George. "Mais c'est plus une démarche de communication qu'une démarche commerciale."

Car financièrement, si la présence des touristes permet de rentabiliser le nombre de cabines disponibles à bord du Marion-Dufresne, ce n'est pas encore



Ils sont une petite trentaine à être allés à la découverte des Éparses. Faune, flore, paysages, le tout à la lumière des explications des scientifiques et guides spécialistes de ces milieux. (photo S. G.)

une source de revenus incontournable pour la petite préfecture. 200 000 euros par an de recettes, c'est moins que l'activité philatélie et ses timbres ô combien recherchés, et loin d'être suffisant pour financer l'expédition.

Pour les Éparses, cette trentaine de privilégiés a néanmoins déboursé environ 8 000 euros par personne pour faire partie du voyage. Une somme mais pas si élevée que cela au regard de la prestation : pension complète à bord, transport en hélicoptère du bateau vers les îles, accompagnement de guides habitués de ce type de séjour et multiples conféren-

ces de scientifiques sur l'objet de leurs missions. Le tout avec une forte valeur ajoutée écologique et le privilège de mettre ses orteils dans un sable rarement foulé.

Plongées à l'étude

La moyenne d'âge plutôt élevée, la plupart des écotouristes sont des retraités de CSP supérieures, à la recherche de l'exceptionnel. Pouvoir cocher une carte du monde des endroits les plus improbables, c'est leur "trip". Ainsi, Donald, retraité originaire de Chicago, s'est offert le détour par les Éparses

avant d'enchaîner avec un séjour 4X4 en Afrique du Sud. "Depuis que je suis à la retraite, j'essaie de découvrir un maximum d'endroits. J'ai une agence de voyage qui cherche toujours pour moi les voyages les plus insolites." Américain, mais aussi Anglais, Canadiens, Allemands et métropolitains, les écotouristes du Marion viennent d'un peu partout. De la Réunion, ils sont une petite dizaine. La plupart connaissent déjà le Marion-Dufresne à travers les îles Kerguelen et Crozet. Bernard, pharmacien à Saint-Joseph, vient surtout chercher l'aventure humaine. "C'est un peu un mix entre Koh-Lanta et Loft Story", rigole le sudiste. "Il y a le côté découverte, survie en milieu hostile, plages désertes et puis l'expérience de vivre un peu en huis-clos sur le bateau à un petit nombre. Il y a toujours des rencontres, des amitiés qui se créent."

"Même si ce n'est pas toujours facile, les gens comprennent qu'ils ne signent pas pour une prestation toute prête, qu'il faut s'adapter en permanence aux aléas de la mission ou aux conditions climatiques. En général, cela reste un voyage dont on se rappelle toute sa vie, même pour les grands voyageurs", reprend Amandine George. Au final, cette première expérience se solde par un bilan positif, sans qu'on sache encore si une redite est envisageable. "Le passage du Marion-Dufresne dans les Éparses est déjà en soi exceptionnel. Et puis, on doit faire attention à cet équilibre entre protéger et faire partager", conclut la responsable du tourisme.

Les Taaf n'en abandonnent pas pour autant l'idée de développer un certain "tourisme de niche" dans la zone. Plusieurs demandes émanant de clubs de plongée pour des séjours exceptionnels dans les eaux des Éparses sont à l'étude, et l'idée de voyages ponctuels dans la zone fait son chemin. Des voyages forcément encadrés par des spécialistes connaisseurs du terrain.

Un paradis pour "timbrés"

Comme toutes les terres inaccessibles, les Éparses ont leurs petits souvenirs uniques : les timbres et coups de tampons qui vont avec sont une véritable



Incontournables, les séances de tamponnage du courrier à bord du Marion-Dufresne avant oblitération sur l'île d'escala. C'est le commandant de bord qui est maître de cérémonie.

institution et font le bonheur des passionnés. C'est le rituel avant chaque arrivée sur île. Réunis autour du commandant de bord et du vaguemestre, les touristes s'installent pour la traditionnelle séance de "tamponnage". On sait que l'envoi de courrier depuis un navire apporte son lot de tampons pittoresques qui ne feront certes pas arriver le courrier plus vite, mais lui donneront tout le "cachet" des missives lointaines. Tampon du bateau, du commandant, du responsable des opérations, des scientifiques à bord, et même des journalistes présents... tout juste s'il reste encore de la place pour écrire une adresse !

Déjà 600 timbres émis par les Taaf

Le temps de l'escale, le courrier est débarqué sur l'île dans sa malle postale pour oblitération par le gendarme de l'étape, qui porte la casquette de gérant postal sur les Éparses. Le courrier dûment tamponné une nouvelle fois "in situ" remontera à bord et fera le trajet jusqu'à la Réunion, où il sera remis au centre de tri avant de reprendre la voie postale "normale." Les Taaf

et la philatélie, c'est une longue histoire. Pas moins de 600 timbres ont été émis, essentiellement pour les îles subantarctiques, depuis 1955. À endroits rares, timbres rares, et les collectionneurs l'ont bien compris. Les Taaf aussi, puisque cette marotte leur permet de récolter chaque année 1,5 million d'euros, soit 6 % de leurs recettes annuelles ! Aussi mettent-elles un soin tout particulier à la confection des timbres et tampons oblitérateurs.

Roger Venturini, Lorrain retraité de l'éducation nationale, fait partie de ces fondus de "marcophilie" (le fait de collectionner les coups de tampons sur les timbres et enveloppes) prêts à faire le voyage pour s'envoyer, et envoyer aux copains, quelques cartes postales mémorables. "En fait, je suis plus "taafiste" que "philatéliste". Pour moi, c'est avant tout un moyen de faire durer le voyage", explique ce grand collectionneur. "J'ai jamais le côté unique de la faune, de la flore, de ces îles. J'ai découvert les îles australes il y a 30 ans et depuis, je collectionne ce qui me permet d'en savoir plus." Pour Roger, l'intérêt de ces "coups de tampons" est

justement de pouvoir retracer tout le déroulement d'un voyage. "Grâce aux tampons, on sait qui était à bord, du cuisinier au scientifique, quel était le calendrier du bateau, ses escales. En regardant un tampon, on se demande de qui il s'agit, qu'est-ce qu'il faisait à bord... Ça m'a permis ainsi de me faire des notions d'astronomie, d'océanologie, grâce à de tampons de scientifiques repérés sur du courrier."

Pour Roger, secrétaire d'une association de philatélistes spécialistes des pôles, l'UFPF-SATA, qui compte 450 membres en France, "la philatélie est surtout un prétexte pour vivre ma passion pour ces îles inaccessibles par avion de ligne. Paul-Émile Victor, que j'ai eu la chance de rencontrer, avait compris très vite l'intérêt que les îles australes pouvaient trouver dans la philatélie, et ce dès l'époque où seuls les hivernants demandaient l'envoi de courrier." Si des pièces historiques peuvent atteindre 3 000 à 4 000 euros aux enchères, ce n'est en tout cas pas pour une prétendue valeur marchande que la plupart de ces "timbrés" s'intéressent à cet art. Car on parle bien d'art lorsque les Taaf



Pour Roger, grand collectionneur de timbres et tampons des Taaf, cette passion est avant tout "un moyen de faire durer le voyage."

privilégient pour la réalisation des timbres la "taille-douce" au "offset", ou font travailler des graveurs réputés comme l'illustrateur Claude Andréotto. Trois, quatre semaines après leur retour, nos voyageurs retrouveront ces petits bouts "d'ailleurs" en ouvrant leur boîte aux lettres. Une sensation qui vaut tout l'or du monde.